

Marguerite Duras

Dix heures  
et demie  
du soir en été

**VesalBookshop.com**

Gallimard

**VesalBookshop.com**

I

**VesalBookshop.com**

– Paestra, c'est le nom. Rodrigo Paestra.

– Rodrigo Paestra.

– Oui. Et celui qu'il a tué, c'est Perez. Toni Perez.

– Toni Perez.

Sur la place, deux policiers passent sous la pluie.

– A quelle heure il a tué Perez ?

Le client ne sait pas au juste, au début de l'après-midi qui se termine en ce moment. En même temps que Perez, Rodrigo Paestra a tué sa femme. Les deux victimes ont été trouvées il y a deux heures, au fond d'un garage, celui de Perez.

Dans le café, déjà, l'ombre a gagné. Au fond, sur le bar mouillé, des bougies sont allumées et leur lumière se mélange, jaune, à celle, bleutée, du jour mourant. L'averse cesse comme elle est venue, brutalement.

– Quel âge, la femme de Rodrigo Paestra ? demande Maria.

– Très jeune. Dix-neuf ans.

Maria fait une moue de regret.

– Je voudrais un autre verre de manzanilla, dit-elle.

Le client le lui commande. Lui aussi boit de la manzanilla.

– Je me demande comment ils ne l'ont pas encore attrapé, continue-t-elle, la ville est si petite

– Il connaît mieux la ville que les policiers. Un as, Rodrigo.

Le bar est plein. On y parle du crime de Rodrigo Paestra. On est d'accord sur Perez, mais sur la jeune femme, non. Une enfant. Maria boit son verre de manzanilla. Le client la regarde, surpris.

– Vous buvez toujours de cette façon ?

– Ça dépend, dit-elle, plus ou moins, oui, à peu près toujours de cette façon.

– Seule ?

– En ce moment, oui.

Le café ne donne pas directement sur la rue mais sur une galerie carrée, partagée, trouée de part et d'autre par l'avenue principale de la ville. Cette galerie est bordée de balustrades de pierre dont la tablette est suffisamment large et forte pour supporter le poids des enfants qui sautent par-dessus ou s'y allongent tout en regardant la montée des averses et le passage des policiers. Parmi eux se trouve Judith, la fille de Maria. Accoudée à une balustrade elle regarde la place, la dépassant, elle, seulement de la tête.

Il doit être entre six et sept heures du soir.

Une autre averse arrive et la place se vide. Des palmiers nains en massif, au milieu de cette place, se tordent sous le vent. Des fleurs, entre eux, sont écrasées. Judith arrive de la galerie et se blottit contre sa mère. Mais sa peur s'en est allée. Les éclairs se succèdent à un rythme si rapide qu'ils s'enchaînent les uns aux autres et que le vacarme du ciel est

continuel. C'est une rumeur qui parfois se brise en éclats métalliques mais qui reprend aussitôt que défaite en une modulation de plus en plus sourde à mesure que l'averse s'épuise. Dans la galerie, le silence se fait. Judith quitte sa mère et va voir la pluie de plus près. Et la place qui danse dans les stries de la pluie.

– Il y en a pour toute la nuit, dit le client.

L'averse se termine, brutalement. Le client se détache du bar et montre le ciel bleu sombre, cerné par régions entières d'un gris plombé, et qui touche aux toits, tellement il est bas.

Maria veut encore boire. Il commande les manzanillas sans faire de remarques. Lui aussi en prendra.

– C'est mon mari qui a voulu de l'Espagne pour les vacances. Moi j'aurais préféré ailleurs.

– Où ?

– Je n'y ai pas pensé. Partout à la fois. Et en Espagne aussi. Ne faites pas attention à ce que je dis. Au fond, je suis bien contente d'être en Espagne cet été.

Il prend son verre de manzanilla et le lui tend. Il paye le garçon.

– Vous êtes arrivée vers cinq heures, n'est-ce pas ? demande le client. Vous étiez peut-être dans une petite Rover noire qui s'est arrêtée sur la place ?

– Oui, dit Maria.

– Il faisait encore très clair, continue-t-il. A ce moment-là il ne pleuvait pas. Vous étiez quatre dans cette Rover

noire. Il y avait votre mari qui conduisait. Vous étiez à côté de lui ? Oui ? et à l'arrière il y avait une petite fille – il la montre – celle-ci. Et une autre femme.

– Oui. Nous avons eu des orages depuis trois heures de l'après-midi, dans les champs, et ma petite fille avait peur. C'est pourquoi nous avons décidé de nous arrêter ici au lieu de gagner Madrid ce soir.

Le client tout en parlant surveille la place, le passage des policiers qui, avec l'éclaircie, se font voir de nouveau et il écoute de toutes ses forces, à travers la rumeur du ciel, les coups de sifflet qui fusent de tous les coins des rues.

– Mon amie aussi avait peur de l'orage, ajoute Maria.

Le couchant est au bout de l'avenue principale de la ville. C'est la direction de l'hôtel. Il n'est pas quand même aussi tard qu'on pourrait le croire. L'orage a brouillé les heures, il les a précipitées, mais voici qu'elles réapparaissent à travers l'épaisseur du ciel, rougeoyantes.

– Où sont-ils ? demande le client.

– A l'hôtel Principal. Il faut que j'aille les rejoindre.

– Je me souviens. Un homme, votre mari, est à moitié descendu de la Rover noire et il a demandé à un groupe de jeunes gens combien il y avait d'hôtels dans la ville. Et vous êtes partis dans la direction de l'hôtel Principal.

– Il n'y avait plus de chambres, bien sûr. Déjà, il n'y en avait plus.

Le couchant s'est de nouveau couvert. Une nouvelle phase de l'orage se prépare. Cette masse océanique, bleu

sombre, de l'après-midi s'avance lentement au-dessus de la ville. Elle vient de l'est. Il fait juste assez de lumière encore pour voir sa couleur menaçante. Ils doivent toujours être à l'orée du balcon. Là, au bout de l'avenue. Mais voici que tes yeux sont bleus, dit Pierre, à cause, cette fois, du ciel.

– Je ne peux pas encore rentrer. Regardez ce qui se prépare.

Judith, cette fois, ne revient plus. Elle regarde des enfants qui jouent pieds nus dans les caniveaux de la place. Une masse d'eau argileuse circule entre leurs pieds. Cette eau est d'un rouge sombre, du même rouge que la pierre de la ville et que la terre environnante. Toute la jeunesse est dehors, sur cette place, sous les éclairs et les grondements incessants du ciel. On entend des chants sifflés de jeunes gens qui percent le tonnerre de leur douceur.

Voici l'averse. L'océan est déversé sur la ville. La place disparaît. Les galeries se remplissent. On parle plus fort dans le café pour s'entendre. On hurle, parfois. Et les noms de Rodrigo Paestra et de Perez.

– Un peu de répit pour Rodrigo Paestra, dit le client.

Il montre les policiers qui se sont abrités dans la galerie et qui attendent la fin de l'averse.

– Six mois qu'il était marié, continue le client. Il l'a trouvée avec Perez. Qui n'aurait pas agi de la sorte ? Il sera acquitté, Rodrigo.



Maria boit encore. Elle fait une grimace. Le moment de la journée est arrivé où l'alcool lui soulève le cœur.

– Où est-il ? demande-t-elle.

Le client se penche sur elle. Elle sent l'odeur citronnée et épaisse de ses cheveux. Les lèvres sont lisses, belles.

– Sur un toit de la ville.

Ils se sourient. Il s'écarte. Elle a encore la chaleur de sa voix dans le creux de l'épaule.

– Noyé ?

– Non – il rit —je répète ce que j'ai entendu. Je ne sais rien.

Une discussion s'engage au fond du café à propos du crime, très bruyante, qui fait cesser les autres discussions. La femme de Rodrigo Paestra s'était jetée dans les bras de Perez, était-ce la faute de Perez ? Peut-on repousser une femme qui vous arrive dessus de la sorte ?

– Le peut-on ? demande Maria.

– C'est difficile. Mais Rodrigo l'avait oublié.

Perez a des amis qui le pleurent ce soir. Sa mère est là, seule auprès de son corps, à la mairie. Et la femme de Rodrigo Paestra ? Son corps est également à la mairie. Mais elle n'était pas d'ici. Personne n'est auprès d'elle ce soir. Elle était de Madrid, elle était arrivée ici pour le mariage, à l'automne dernier.

L'averse cesse et, avec elle, le bruit fracassant de la pluie.

– Une fois mariée, elle a voulu de tous les hommes du village. Que faire ? La tuer ?

– Quelle question, dit Maria – elle montre un endroit de la place, une large porte fermée.

– C'est là, en effet, dit le client, c'est la mairie.

Un ami rentre dans le café, ils parlent encore du crime.

De nouveau, avec la fin de l'averse, la place se remplit d'enfants. On distingue mal le bout de l'avenue, là où se termine la ville, et la masse blanche de l'hôtel Principal. Maria s'aperçoit que Judith est parmi les enfants de la place. Avec circonspection elle inspecte les lieux et finit par descendre dans l'eau rouge et boueuse. L'ami du client offre un verre de manzanilla à Maria. Elle accepte. Depuis combien de temps est-elle en Espagne ? Neuf jours, dit-elle. L'Espagne lui plaît ? Bien sûr. Elle connaissait déjà.

– Il faut que je rentre, dit-elle. Avec cet orage, on ne sait pas où aller.

– Chez moi, dit le client.

Il rit. Elle rit, mais pas assez à son gré.

– Encore une manzanilla ?

Non, elle ne veut plus boire. Elle appelle Judith qui revient bottée du rouge de l'eau de la place.

– Vous reviendrez ? Ce soir ?

Elle ne sait pas, la chose est possible.

Elles suivent le trottoir vers l'hôtel. Des odeurs d'écurie et de foin soufflent dans la ville. La nuit sera bonne, maritime. Judith marche dans les caniveaux d'eau rouge. Maria la laisse faire. Elles rencontrent les polices qui gardent les issues des rues. Il fait presque tout à fait nuit.